

1983

45

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DE BIBLIOTHECAIRE

MEMOIRE DE FIN D'ETUDES

Roland VASCHALDE

LE LECTEUR, LA LECTURE

ET LA BIBLIOTHEQUE :

APPROCHE PHENOMENOLOGIQUE

ANNEE : 1983

19<sup>ème</sup> PROMOTION



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DES BIBLIOTHEQUES

17-21, Boulevard du 11 Novembre 1918 - 69100 VILLEURBANNE

DIPLOME SUPERIEUR DE BIBLIOTHECAIRE  
MEMOIRE DE FIN D'ETUDE

Roland VASCHALDE

LE LECTEUR, LA LECTURE ET LA BIBLIOTHEQUE :  
APPROCHE PHENOMENOLOGIQUE

Directeur de Mémoire  
Monsieur Georges JEAN

1983  
H5



ANNEE : 1983

19ème PROMOTION

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DES BIBLIOTHECAIRES  
17-21, Boulevard du 11 Novembre 1918 - 69100 VILLEURBANNE

VASCHALDE (Roland)

Le lecteur, la lecture et la bibliothèque : approche phénoménologique : mémoire / présenté par Roland Vaschalde.- Villeurbanne : Ecole nationale supérieure de bibliothécaires, 1983.- 49 p.; 30 cm

Lecture, philosophie.

Lecture, phénoménologie.

Vaschalde (Roland)

Analyse philosophique phénoménologique de l'acte de lecture et de ses fondements.

## SOMMAIRE :

AVERTISSEMENT	1
PROLEGOMENES	3
I - LECTURE DES MOTS ET PRESENCE DU REEL	10
A) Le sujet lecteur	10
B) Qu'est-ce que lire: lecture et langage	12
C) Lecture et imagination	20
D) Lecture et imaginal	23
II - LECTURE OU LECTURES?	29
III - NATURE CHRISTIQUE DE LA BIBLIOTHEQUE	33
A) La bibliothèque idéale - La bibliothèque comme idéal	33
B) L'immolation salvatrice	37
IV - QU'EST-CE QU'ETRE BIBLIOTHECAIRE?	43
A) Le gardien de l'imaginal	43
B) Le psychopompe	45
CONCLUSION	47

Avertissement :

Ce travail a un caractère foncièrement expérimental. Il est la tentative de mise en application, au niveau de la lecture, d'une philosophie riche, profonde et complexe qui est celle de Monsieur Michel Henry. Etant donné l'ampleur de cette pensée et les limites de ce travail, il a peut être été impossible d'éviter que certains éléments paraissent, malgré nos efforts de fondation progressive des notions utilisées, un tant soit peu arbitraires. Nous espérons ainsi qu'il nous sera fait crédit de démonstrations trop lourdes à insérer dans le cadre de cette recherche mais qui n'en existent pas moins dans les oeuvres dont nous nous inspirons, et auxquelles nous renvoyons pour toute exigence d'approfondissement éventuel des notions essentielles :

HENRY (Michel).-L'Essence de la manifestation.-

Paris: Presses Universitaires de France ,1963.- 2 vol.-

(Collection "Epiméthée")

.-Philosophie et phénoménologie du corps.- Paris: Presses Universitaires de France, 1965.- (Collection "Epi-méthée")

.-Marx.- Paris: Gallimard, 1976. ←(Bibliothèque des idées)

1)Une philosophie de la réalité

2)Une philosophie de l'économie

.-Le Jeune officier : roman.- Paris: Gallimard, 1954

.-L'Amour les yeux fermés : roman.- Paris: Gallimard, 1976

.-Le Fils du roi : roman.- Paris: Gallimard, 1981

### Prolégomènes :

Il ne nous a pas semblé qu'il puisse y avoir de meilleure introduction à ce travail que par l'intermédiaire d'une analyse suffisamment approfondie du titre qui l'annonce, et dans lequel nous avons voulu que soient rassemblés les éléments essentiels qui feront l'objet d'une tentative d'élucidation.

Tout d'abord il est nécessaire de définir de manière précise la signification de la notion d'"approche phénoménologique". Paradoxalement peut être, ce qui peut apparaître ici comme un simple sous-titre n'est pas l'élément le moins important puisqu'il établit de façon décisive la spécificité de notre démarche en déterminant le mode d'approche selon lequel ses objets devront être étudiés.

Phénoménologique a pour dessein de qualifier une réflexion sur la lecture qui se situe en deçà de toutes les études de type strictement scientifiques (physiologi-

ques par exemple), psychologiques, sociologiques, et même de celles menées de façon très intéressantes par des penseurs-créateurs tels que Maurice Blanchot qui, bien que s'apparentant à notre démarche, demeurent, à notre sens, à un niveau de dépendance vis-à-vis du domaine théorique qui leur interdit l'ultime compréhension des phénomènes essentiels liés à l'activité d'écriture-lecture : nous en reparlerons tout au long de ce travail.

Car il faut bien souligner que l'établissement de bases phénoménologiques pour la recherche est d'abord et surtout la volonté de mettre entre parenthèses, d'ignorer au sens actif du terme, tous les discours théoriques, de quelque origine qu'ils soient, de quelque intérêt qu'ils soient - d'où la distance prise vis-à-vis des disciplines traditionnelles, ainsi que nous venons de le voir -, pour tenter de mettre à jour et d'analyser les phénomènes à partir desquels ils ont été rendus possibles et dont on a fini par oublier qu'ils étaient seuls doués d'existence réelle. Que sont ces phénomènes et quel est le sens de ce radicalisme ?

Cela signifie très concrètement un retour à cette forme de réalité, fondamentale car irrécusable, qui est proprement la façon dont l'existant s'éprouve lui-même et éprouve la réalité du monde avant et indépendamment de toute opération logico-théorique, avant qu'aucune opinion, aucune hypothèse ne puisse être proférée. C'est donc à ce niveau seulement que le lien entre cette réalité première, d'ordre corporel ou affectif, et celle,

seconde, de l'édifice réflexif, de la représentation comme fondements du langage et donc de la lecture, peut-être pensé selon des données enfin libérées de la subjectivité arbitraire des théories non véritablement fondées sur une analyse des conditions ultimes du réel, et c'est pourquoi il conviendra de s'y référer constamment pour rendre compte du sens de l'acte de lecture.

La lecture qui est un acte d'inter-relation privilégié entre sujets et de connaissance de la réalité extérieure, par le médium d'une forme linguistique écrite dont il faudra analyser le degré de validité ontologique, c'est-à-dire dont il faudra juger la prétention à nommer, expliquer, décrire l'être tel qu'il est.

Ceci dit, nous devons formuler deux remarques qui ont tout à la fois valeur d'explicitations et de mises au point. D'une part, nous avons dit que le lien entre les deux ordres de réalité pouvait cependant être "pensé" : c'est un point essentiel car il indique comment le théorique ne fait pas l'objet d'une disqualification totale définitive - ce qui serait nier l'évidence que constitue son existence même et celle de notre propre discours - mais plutôt celui d'une analyse rigoureuse qui devra nous dire, grâce à l'examen de ses conditions de possibilité, ce qui, en lui, se trouve exprimer la réalité originaire à laquelle il est lié et peut ainsi se voir reconnu une valeur ontologique réellement fondée, en opposition à celle qui lui est habituellement attribuée sans discussion, comme une donnée de fait allant

de soi, sur le simple prestige, aux yeux de la raison, de son statut de cohérence logique.

Le théorique n'a plus désormais de justification qu'en fonction de la vie qui le fonde et le nourrit de sa substance inépuisable et irréductible et toute rupture de ce lien vital, dans un processus où, prétendument autonome, il s'appliquerait à lui-même suivant les lois de la pure logique, devrait être condamnée comme abandon dans l'irréalité de la pure abstraction. Ce qui est récusé c'est la pseudo-autonomie des contenus théoriques et, bien plus encore, le soi-disant pouvoir qu'ils auraient de constituer l'essence de la vérité et le fondement du réel.

D'autre part, nous avons laissé entendre qu'à ce niveau d'analyse devait pouvoir se lire le lien entre la réalité première et celle du discours sur la base de données non sujettes à caution. L'explication de cette affirmation doit nous permettre d'explicitier plus avant cette notion de "réalité première" à laquelle nous avons souvent fait allusion d'une façon encore trop abstraite et dont il ne faudrait surtout pas retirer l'impression qu'il s'agit d'une sorte d'entité métaphysique fantomatique qui ne se pourrait définir, négativement, qu'en fonction de son aspect irrationnel, inanalysable, obscur puisque non susceptible d'être décryptée selon l'ordre du discours qui est d'abord celui de la réflexion.

Bien au contraire ! Ce qui se dissimule en réalité sous cette apparence négative qui n'est que la pro-

jection, par la raison raisonnante, de sa propre impossibilité à saisir l'existence dans ce qu'elle a de profondément originaire, dans sa profusion imprévisible et infinie, c'est précisément la vie dans sa plénitude la plus concrète : celle du vécu corporel et de l'affectivité au sens authentique, c'est-à-dire ce pouvoir qui fait qu'à aucun moment, quoi que nous fassions, nous ne pouvons nous départir de nous-mêmes, prendre de la distance par rapport à ce que nous sommes, de façon à nous apparaître comme un de ces objets que la raison et le langage nous permettent de faire surgir et de manier selon notre gré : la réalité de la douleur ne réside ni dans le nom que nous lui donnons, ni dans l'analyse savante que le médecin peut en faire, mais dans l'intériorité de la souffrance comme vécu qu'il est impossible de nier car il se confond avec notre être même dont il constitue une manifestation première. Et il en est ainsi pour tout sentiment, pour tout vécu, pour toute sensation corporelle : la vie est à elle-même sa propre révélation dans une intimité inexorable qui échappe à la lumière du concept laquelle, de plus, n'existerait pas sans cette obscurité radicale qu'il ne fait qu'objectiver, que traduire sur un mode qui permet la communication, sans y ajouter le moindre supplément de réalité.

A quoi il convient d'ajouter que c'est justement grâce à cette structure d'auto-affectation qui est proprement ce qui nous constitue comme sujet que quelque chose peut ensuite nous affecter de l'extérieur et que

se trouve ainsi fondée la possibilité de la perception et de la sensation. Si je n'étais d'abord et essentiellement présent à moi-même je ne pourrais jamais ensuite être présent au monde.

Ainsi donc se trouvent mises à jour un ensemble de données que l'on peut légitimement qualifier d'absolues puisqu'elles sont toutes entières ce qu'elles sont dans l'acte même par lequel elles se manifestent, et qui sont radicalement et nécessairement individuelles puisqu'elles définissent concrètement par leur flux incessant la spécificité indépassable de notre existence particulière: notre subjectivité. Ces deux critères d'absoluité et d'individualité établissent ensemble une acception nouvelle du concept de vérité qui s'identifie maintenant à celui de réalité - puisque l'être et l'apparence ne font plus qu'un - et qui se trouve à l'abri de toutes les accusations de relativisme inhérentes à sa définition théorique traditionnelle. Car s'il est vrai que dorénavant la vérité ne puisse plus être pensée que comme réalité individuelle, cette réalité individuelle se trouve exaltée par la reconnaissance en elle de la vie comme révélation absolue de soi en deçà et au-delà de tout point de vue.

Il nous reste encore à dire quelques mots à propos du titre lui-même pour indiquer que l'ordre de ses éléments n'est pas sans signification. Ce qui les relie n'est pas en effet un simple lien extérieur d'énumération

indiquant une succession d'interrogations à mener à bien mais, au contraire, l'unité interne d'un lien de fondation qui fait dépendre chacun de celui qui le précède, hormis évidemment le premier qui est à lui-même son propre fondement ainsi que nous l'avons montré en décrivant brièvement la nature absolue de la phénoménalité originaire qui est auto-révélation.

Fidèle à notre quête de l'évidence nous essaierons donc, à partir des bases phénoménologiques que nous venons d'établir, de fonder et de retrouver le sens de ces lieux communs : qu'il ne saurait y avoir de bibliothèque sans acte de lecture - au moins potentiel - ni d'acte de lecture sans existence préalable d'un individu lecteur qu'il appartiendra en premier lieu de définir. A partir de là s'élaborera un travail que l'on peut qualifier de généalogie des activités liées à l'acte de lecture sur le fondement d'une élucidation de ses conditions de possibilité ultimes qui devrait permettre de déceler les faux problèmes et de mieux situer l'importance du livre et de la lecture parmi les composantes multiples du monde intérieur de la subjectivité.

## I) LECTURE DES MOTS ET PRESENCE DU REEL

### A) Le\_sujet\_lecteur

Le sujet lecteur ? Pourquoi pas, plus simplement : le lecteur ? Non bien sûr par souci de sophistication intellectuelle mais encore et toujours pour tenter de faire retour à une évidence qu'il n'est peut-être pas inoffensif d'avoir perdu de vue : avant d'être un lecteur, le sujet lecteur est d'abord un sujet. D'abord et si essentiellement qu'on pourrait dire, si l'on voulait cultiver le paradoxe, qu'il n'existe pas de lecteurs en ce sens que le fait d'être lecteur ne suffit pas à définir en propre un type particulier d'existants. Il n'y a pas des "lecteurs" comme il y a des "hommes" et des "femmes", des "blonds" et des "bruns", des "forts" et des "faibles"...

En premier lieu on ne naît pas lecteur : c'est une activité relativement tardive, d'acquisition souvent laborieuse et qui ne prend place que dans l'économie d'une subjectivité déjà largement constituée par une foule d'expériences vécues. De plus son épanouissement dépend en grande partie d'un ensemble complexe de données socio-culturelles dont beaucoup sont parfaitement contingentes et qui font qu'aujourd'hui encore, dans l'ensemble du monde, la lecture, et surtout la lecture véritablement maîtrisée, apparaît comme l'apanage d'une certaine forme d'élite.

En deuxième lieu, même si l'on veut bien consi-

dérer le cas d'un "grand" lecteur, il est évident que l'activité de lecture n'occupe qu'une part parmi d'autres à l'intérieur de l'ensemble des activités qui définissent de l'extérieur la vie de cet individu. La lecture est une forme ponctuelle d'existence dont l'influence ne perdure pas nécessairement lorsque s'achève le temps qui lui est consacré : on n'est pas lecteur vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Sans doute cela est-il le sort de bien d'autres modalités de notre existence et l'on peut se demander quelle importance il faut accorder à des constatations d'apparence aussi triviales.

D'une part, il n'est pas sans conséquence pour la conception de l'accueil - matériel ou humain - du public d'avoir à l'esprit que ceux qu'il s'agit de recevoir et de servir sont, avant toute autre considération, des sujets qui comme tels ont, antérieurement et en sus de leur qualité de lecteur, un ensemble de besoins et d'attentes qui excèdent l'activité spécifique de lecture et dont il s'agit de tenir compte pour que la bibliothèque ne soit pas d'abord et seulement un outil fonctionnel visant une perfection technique mais aussi un lieu de rencontre et de vie ayant pour centre privilégié le livre.

Nous reviendrons plus loin sur ce que représente la bibliothèque mais il faut redire ici, d'autre part, combien une réflexion sur l'activité de lecture et sur l'ensemble des moyens qui y contribuent ne peut être

sérieusement engagée si l'on n'a pas auparavant pris soin de mener à bien une analyse précise de ce que représente le livre et des rapports que cette réalité écrite entretient avec la subjectivité fondatrice du lecteur dont nous avons indiqué qu'elle devait se comprendre d'abord comme affectivité.

Nous voici donc renvoyé à ce fondement que constitue la vie subjective et le moment est venu d'examiner quelle relation celle-ci entretient avec les éléments abstraits mis en oeuvre par le langage et qui sont à la base de l'activité d'écriture-lecture.

#### B) Qu'est-ce que lire ? : lecture et langage

Lire c'est d'abord déchiffrer un ensemble d'unités abstraites selon un code culturel particulier pour en reconnaître le sens. Disons tout de suite que ce niveau de détermination arbitraire des signifiants ne nous intéresse guère et relève d'une étude purement linguistique. Ce qu'il nous faut comprendre c'est la nature de la relation que ce signifiant entretient avec son signifié ce qui confirme bien qu'à l'occasion de l'examen du problème de la nature de l'acte de lecture, ce qu'il convient d'étudier n'est rien de moins que la question de la nature du langage en tant qu'instrument de description et de compréhension du monde. Autrement dit : le langage peut-il être un accès à la vérité, peut-il nous donner le réel ?

Il est temps ici de se souvenir que, pour nous, ces concepts de vérité et réalité ont subi un traitement phénoménologique qui nous a permis de leur attribuer un sens nouveau et décisif que l'on pourrait résumer par l'équation vérité = réalité = apparence. A l'occasion de cette analyse de la subjectivité, en prenant l'exemple de la douleur, nous avons mis à jour une structure de révélation absolue dont la caractéristique essentielle était l'absence de distance entre le sujet et l'objet, c'est-à-dire aussi bien leur identité, l'immédiateté, l'unicité de ce qui se révèle et de la façon dont cela se révèle.

Or ce que met en jeu maintenant le langage et ensuite l'activité de lecture, c'est un type radicalement différent de révélation, présentant des caractéristiques opposées, qui permettent d'affirmer qu'avec elles s'opère un éloignement nécessaire et insurmontable vis-à-vis de la sphère de certitude absolue qui est celle de la subjectivité. Nous allons voir comment cette structure ne saurait être mieux définie que par le concept d'objectivation, et cela en réexaminant l'exemple du phénomène de la souffrance pour en tirer d'autres enseignements encore.

Ce que révélait la douleur n'était donc pas différent d'elle-même, était l'expérience souffrante que la vie faisait d'elle-même. C'est ce que, dans notre introduction, nous avons défini comme étant la réalité originaire et, pour le dire de façon radicale, la seule

réalité.

En effet que se passe-t-il lorsque ce phénomène premier entre dans le champ de la conscience, devient susceptible d'une "prise en considération", s'offre à la possibilité de plusieurs attitudes - je peux refuser la douleur et me soigner ou, au contraire, m'y laisser aller passivement - et, dans le même temps se laisse exprimer par une suite de signes codés, culturellement déterminés : "j'ai mal" ?

Il s'est passé un changement radical dans l'ordre de la réalité, changement dû à l'intervention d'un type de phénoménalité dont la structure commande et rend possible tout l'édifice logico-théorique de l'intellect, de la raison et du langage : celui de la conscience. Or l'essence de la conscience implique comme son être même le rapport, la distance comme condition de la révélation de ce qu'elle révèle. Husserl, dans une formule qui devait devenir célèbre a ainsi magistralement exprimé cette propriété : "tout état de conscience en général est, en lui-même, conscience de quelque chose ..." <sup>1</sup>  
 Ce qui signifie d'abord : est conscience de quelque chose d'autre que soit même, implique l'altérité au sein même de son être. Et cet autre à laquelle elle se trouve ainsi liée par une nécessité indépassable n'est autre que le réel en tant qu'il se présente comme objet. La structure qui est en oeuvre lorsque se manifeste la phénoménalité de la conscience est, nous l'avons dit, celle de l'objectivation, avec laquelle, au fond, elle s'iden-

1. HUSSERL (Edmond).- Méditations cartésiennes : introduction à la phénoménologie.- Paris : Librairie Philosophique J.VRIN, 1969, p. 28

tifie.

Et il n'est même pas possible d'objecter qu'il existe un type privilégié de conscience qui échappe à cette altération et qui serait la conscience de soi, ainsi que cela est le plus souvent avancé. En réalité la conscience de soi obéit elle aussi de la même façon à la structure de révélation de l'objectivation. Son contenu est certes lié à la réalité de ma subjectivité - nous verrons plus tard comment - mais celle-ci n'est plus un vécu se révélant dans l'immédiateté de son apparence mais précisément une image de moi-même, un objet mental susceptible d'attitude et de discours. Loin d'être une forme privilégiée de conscience donnant accès à un niveau supérieur de réalité, la conscience de soi n'est qu'une modalité particulière de la structure objectivante dans laquelle la vie comme réalité originaire se trouve réduite au statut d'objet, de réalité figée, dicible et conceptualisable.

Qu'en est-il alors de notre exemple ? Cette souffrance qui était mienne dans le secret de sa révélation affective subjective je suis désormais capable de la dire, de l'exprimer, de la donner à entendre et à lire. Par des mots je vais pouvoir signifier à d'autres sujets quels sont mes maux. Et moyennant le fait que ces sujets utilisent le même code culturel et linguistique que le mien, ce message sera compris et donnera naissance en retour à un comportement adéquat, à une réponse.

Nous sommes parvenus ici à un point crucial de

la recherche qui nous oblige à comprendre ce qui est ainsi "compris" par le récepteur de ce message, par delà l'aspect du simple décryptage linguistique. Ce qui, adapté à notre problématique particulière, pourra s'exprimer sous la forme : que lit le lecteur quand il lit les messages produit par l'affectivité, la subjectivité de l'auteur ?

Il semble en première analyse que le résultat de ce processus de communication soit particulièrement satisfaisant puisque, par lui, s'établit ce contact entre sujets que tout le monde s'accorde à reconnaître comme le fondement nécessaire de la socialisation et donc, pour nous, comme le fondement de la réalité du livre et de sa lecture ultérieure.

Disons nettement que cette théorie quasi unanime repose sur une double et profonde erreur dans l'interprétation des données. D'une part en effet il faut souligner combien est illusoire le rôle de fondement prêté au langage par rapport à la communication dès lors que son contenu n'est pas originaire dans l'ordre de la réalité, c'est-à-dire n'est pas produit par lui-même mais, au contraire, tributaire d'un phénomène plus profond et qui le rend possible. En toute rigueur de terme, c'est à ce dernier, l'affectivité, que doit revenir le statut ontologique de fondement. Ainsi lorsque je fais part de la souffrance qui est la mienne, l'entité linguistique : "j'ai mal" n'a, du point de vue du sens de son contenu, aucune autonomie mais tire la totalité de

sa signification de la réalité vécue qui la précède et lui confère son être, à savoir précisément ma souffrance. Et ce qui est vrai "en aval" l'est aussi "en amont", à savoir que si le message est perçu et "compris" par le sujet qui l'entend ou le lit c'est que lui-même, par le fait qu'il s'est déjà trouvé dans la situation d'être-éprouvant-de-la-souffrance, est capable de "savoir" quelle réalité se trouve indiquée par le médium de cette entité linguistique particulière.

Il est donc clair, pour le dire de façon lapidaire, qu'une forme linguistique sans lien avec le fondement de la réalité qu'est l'affectivité devient vide de sens et finalement se nie en tant que telle. Il reste évidemment l'objection selon laquelle tout message n'est pas forcément de nature ou d'origine affective mais nous l'écarterons plus loin, montrant ainsi que les lois du réel évoquées dans notre introduction sont bel et bien des lois fondamentales.

D'autre part, et c'est notre seconde mise au point, il s'agit d'examiner le contenu même du message pour lui attribuer un statut de validité quant à sa capacité de transmettre la réalité. Peut-être n'est-il pas passé inaperçu que nous avons jugé bon d'utiliser les guillemets pour qualifier la compréhension que le receptriceur - le lecteur en l'occurrence - en avait. Ces guillemets n'étaient évidemment pas innocents et leur justification nous amène à poser une remarque décisive pour la conduite de notre recherche.

Ce que veut en effet faire voir la présence des guillemets c'est la distance obligée existant entre ce que prétend nous donner le message et ce qu'il nous donne réellement. Mais que nous donne-t-il ?

La réponse à cette simple question est si vaste et si complexe que c'est la totalité de la suite de ce travail qui devra être tenue pour telle. Mais, pour l'im-médiat, sans doute est-il préférable d'aborder le problème par la négative en se demandant plutôt : que ne nous donne-t-il pas ?

La réponse est brutale : ce qu'il ne nous donne pas c'est l'essentiel, c'est la réalité subjective qui lui a donné naissance et qu'il a pour sens de transmettre. Quand j'écris que j'ai mal à la tête, mon lecteur "comprendra" certes ce que j'ai voulu lui signifier mais ce que je n'ai pas pu inclure dans mon dire, et ce qu'a fortiori il ne pourra y trouver, c'est précisément la réalité de ma douleur qui est, nous l'avons vu, radicalement subjective.

Dès lors ce qu'il faut dire c'est que l'effet de la lecture n'est pas la donation du réel tel qu'il est mais bien une reconstruction réalisée sur la base des expériences affectives éprouvées par le lecteur. Etant bien entendu qu'en toute bonne foi et en toute bonne conscience intellectuelle pourra croire avoir compris qui n'aura rien compris du tout. En effet, pour s'en tenir à notre exemple, on peut très bien imaginer, qu'en plus de l'élément subjectif propre à chaque réalité vi-

vante telle ou telle particularité organique qui m'est propre fasse que cette douleur là qui est la mienne le soit encore plus - si l'on peut s'exprimer ainsi - du fait qu'un individu différemment constitué ne pourra jamais en éprouver de semblable. Et pourtant, n'ayant à ma disposition pour l'exprimer que ces termes généraux et objectifs de "douleur" et de "tête", toute cette part essentielle de la réalité sera effacée, voire falsifiée, et à jamais perdue pour le lecteur, désormais face à ce que l'on peut proprement définir comme une abstraction.

C'est précisément ce que Maurice Blanchot avait très justement pressenti lorsqu'il écrit dans "La part du feu"<sup>1</sup> et dans "L'espace littéraire"<sup>2</sup> : "Le mot me donne l'être, mais il me le donne privé d'être." ; "Le point central de l'oeuvre est l'oeuvre comme origine, celui qu'on ne peut atteindre, le seul pourtant qu'il vaille la peine d'atteindre."

Nous savons désormais, quant à nous, quelle est cette origine à jamais perdue et sans cesse recherchée qui a dû donner naissance à toutes les variantes du thème mythique et légendaire du paradis ou du trésor perdu : c'est la vie même dans sa réalité subjective irréductible qui se manifeste comme affectivité et que la structure d'objectivation fige en statue de sel dès

1. Paris : Gallimard, 1949, p. 312

2. Paris : Gallimard, 1968.-(Collection "Idées"), p. 28

que son regard se porte sur elle.

### C) Lecture et imagination

Il semble donc bien qu'à travers l'analyse des deux types de phénoménalité auxquels il faut se référer pour comprendre ce que recouvre l'activité de lecture nous ayons dans le même temps établi les conditions de possibilité d'une faculté traditionnellement mise en rapport avec la littérature et sa lecture, à savoir l'imagination.

A la suite de nos précédents développements on pourrait tout naturellement penser qu'étant donné le décalage obligé entre le réel, le discours qui est chargé de le dire, et la lecture de ce discours, l'imagination a précisément pour fonction de combler ce hiatus en opérant une sorte de reconstruction artificielle de ce qui, au mieux, ne peut être que pressenti.

C'est ainsi que nous retrouverions par là la définition habituelle de la littérature définie comme fiction et que la lecture serait conçue comme un acte de participation au monde imaginaire de l'auteur, voire même comme un acte de re-création pur, l'imagination du lecteur venant se surajouter à celle de l'auteur pour, en quelque sorte, inventer une oeuvre nouvelle dont la durée de vie serait celle de l'acte de lecture lui-même. Ecriture comme lecture constitueraient alors deux modes de cette échappée hors du réel qui définirait entre autres - la littérature par rapport à la réalité de la

vie : "et tout le reste n'est que littérature..."

Sans doute cela est-il exact, et ce de deux manières différentes. La première ressortit à la conception classique et, pour tout dire, élémentaire selon laquelle ce qui est imaginé n'est précisément pas réel puisqu'il est purement et simplement une entité mentale dont le contenu est sans lien d'appartenance à la réalité du monde tangible. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'en ce sens cette remarque dépasse le cadre de la littérature proprement dite et s'applique aussi bien aux écrits de type théorique. C'est ainsi que Hegel a pu dire, pour bien indiquer quelle frontière est celle qui délimite les territoires du réel et de l'irréalité, que le concept de chien n'aboyait pas.

Ceci est important et ne saurait nous étonner puisqu'il s'agit au contraire d'une confirmation de toutes les analyses menées jusqu'à présent et qui ont montré que tout processus de prise de conscience, d'intellection, de théorisation au sens large, aboutissait nécessairement à la production d'un élément abstrait se présentant comme objet et, comme tel, frappé du sceau de l'irréalité ainsi que nous l'avons défini de façon rigoureuse en fonction des données phénoménologiques fondamentales.

En cela, d'ailleurs, nous retrouvons bien le sens premier et essentiel du terme d'imagination qui est proprement un pouvoir de créer des images c'est-à-dire, depuis Platon, des apparences de réel, des représenta-

tions au sens de : ce n'est qu'une représentation de la réalité. L'écriture, d'abord, la lecture, ensuite, ne sont-elles alors que des activités consacrées à l'irréalité, des activités essentiellement falsifiantes ?

Le moment est venu d'établir une mise au point pour clarifier une problématique qui risque de se laisser abuser par la familiarité même des termes employés. En effet, nous avons affaire avec deux acceptions du concept d'imagination qui, bien qu'étroitement liées, doivent être soigneusement distinguées. Au sens classique où elle est ce pouvoir d'inventer une réalité dépourvue d'existence empirique, il faut dire que la notion d'irréalité qui y est attachée reste bien nébuleuse dès lors qu'elle prétend valoir comme jugement de valeur. En effet un tel jugement implique la référence implicite à des présupposés rationnels et empiriques qui réduisent la notion de vérité à une simple exigence de cohérence logique et de correspondance avec un donné extérieur concret qui sert de critère de réalité ultime. Mais alors il s'agit d'une définition théorique, psychologique, de l'imagination et elle pourrait tout aussi bien être contestée par un chercheur opérant à partir de conceptions différentes et qui, au contraire, ainsi que Bachelard, attribuerait au contenu de l'imagination un degré de réalité supérieur pour le sujet à ceux ne consistant qu'en une stricte et froide observation - exploitation des données empiriques. Par contre, au sens phénoménologique où nous l'avons défini, le sta-

tut de l'imaginaire ne souffre ni exception ni contestation car il s'appuie sur cette loi d'essence qui implique que tout élément se manifestant selon une phénoménalité de nature objectivante soit ontologiquement défini comme irréel.

C'est donc en ce second sens, le seul vraiment authentique, que l'irréalité de l'activité d'écriture-lecture se trouve définitivement fondée par delà toute théorie ou tout particularisme psychologique, subjectifs au sens commun du mot. Et l'on voit bien alors que ce sens d'irréalité est un sens originaire dont le premier n'était qu'une application particulière, une modalité dérivée. En effet l'imagination conçue seulement comme faculté psychologique de produire des images n'ayant pas de référence à la réalité empirique doit être évidemment subsumée sous le pouvoir premier de produire des images en général qui est la source même de l'irréalité et que, pour le distinguer, nous désignerons désormais par le terme d'imaginal.

#### D) Lecture et imaginal

En tant qu'il s'identifie à cette phénoménalité qui révèle comme objet, comme image, et qui crée ainsi même le plan de l'irréel, il est impossible de bien dire de plus à propos de l'imaginal qui est une structure formelle à laquelle sont soumis la totalité des contenus de notre conscience. Car il est bien évi-

dent qu'il n'est pas question ici d'un phénomène dépendant en quelque façon de notre volonté. Il s'agit d'une loi de manifestation de l'être de l'homme qui le définit comme tel et à laquelle il ne peut échapper. Ce n'est plus le sujet qui, par un travail de prise ou de réflexion, parvient à objectiver, à abstraire une apparence hors de l'obscurité de l'affectivité, c'est dans le temps même - et ceci est évidemment une précision ontologique et non chronologique - où il est un être-sujet qu'il est un être-imaginant c'est-à-dire un être dont l'essence est aussi constituée par cette structure de révélation qu'est l'imaginal.

Mais alors cette structure formelle n'est évidemment pas spécifique de la lecture et l'on peut se demander si son analyse ne nous a pas déjà donné tout ce qu'il était possible d'en retirer pour notre recherche. Il n'en est rien, bien au contraire, car il faut réfléchir encore sur les enseignements que cette dualité de phénoménalité peuvent induire quant au statut de l'écriture-lecture.

Pour cela il faut se souvenir d'un résultat décisif de l'analyse à savoir le fait que les deux types de phénoménalité qui constituent notre être même ne sont pas juxtaposées mais en rapport généalogique de fondation. Nous avons vu et souligné comment c'était toujours la vie qui originait la représentation, lui donnait sens et contenu, ce qui réduit à néant toute théorie attestant l'autonomie de la théorie.

Néanmoins nous atteignons ici un autre résultat d'importance extrême car le moment est venu de déchiffrer ce qu'implique cette relation généalogique entre les deux ordres de réalité, de montrer que précisément - le paradoxe n'est qu'apparant - parce qu'elle est ontologiquement seconde, dépendante et vide, la représentation définie comme irréalité peut être discours sur l'essentiel, voie d'accès vers l'absolu.

C'est qu'en effet ce qui se manifeste et s'exprime en elle n'est autre, nous l'avons vu, que les contenus et les pouvoirs de la subjectivité c'est-à-dire l'absoluité de la vie phénoménologiquement comprise. Par le détour et sous les dehors de l'objectivité du code linguistique et de la rationalité théorique, c'est toujours au fond la vie qui parle et qui ne parle que d'elle-même, de ses expériences et de ses potentialités.

Alors il se trouve clairement confirmé que la notion d'irréalité que nous avons dégagée ne peut en aucune manière être comprise de façon empirique et simpliste comme en opposition avec celle de réalité concrète. L'irréalité qui est le mode de phénoménalité définissant l'imaginal est une forme de révélation particulière de la réalité originaire qui en est l'alpha et l'oméga et, de ce fait, lui confère la marque de l'absolu. Ce qui est irréel c'est le produit de l'objectivité, mais ce qui s'objective c'est toujours la subjectivité qui est la réalité absolue.

A notre sens ce résultat de la recherche se trouve avoir une importance d'autant plus grande qu'il nous permet de pressentir le fondement symbolique qui nous paraît être à la base de toute activité d'écriture-lecture.

Selon nous, et d'après les données que nous venons de mettre à jour, toute littérature est littérature symbolique tant au niveau de son écriture que de sa lecture, et pour la même raison. Ce qui est à l'oeuvre dans toute littérature c'est l'imaginal, ce que dit toute littérature c'est la vie de celui qui l'écrit, ce que lit tout lecteur c'est d'abord et surtout sa propre subjectivité.

Seulement voilà : cette vie qui s'écrit et se lit, lorsqu'elle est précisément écrite et lue n'est plus tout à fait la même. Ou plutôt c'est la même vie mais à distance d'elle-même, ayant perdu cette immédiateté et cette profusion première qu'elle s'efforce pathétiquement de traduire par des mots. Pathétiquement car plus elle s'y efforce et moins elle y parvient puisque cette distance est inscrite dans l'être et indépassable. Comment pourrait-on se rapprocher de quelque chose en s'en éloignant sans cesse ? C'est là pourtant le fondement ultime et dramatique de l'écriture-lecture. Kafka, dans une phrase mystérieuse et géniale, annonce ainsi que celui "qui cherche ne trouvera pas".<sup>1</sup>

Cela doit signifier deux choses : d'une part qu'il est absurde de chercher ce qui par nature est perdu -

1. KAFKA (Franz).- Journal intime.- Paris : Grasset, 1945, p. 300

c'est l'illustration de la dualité radicale des deux types de manifestation de la réalité - ; d'autre part, et encore plus subtilement, qu'il est absurde de chercher ce que l'on n'a jamais perdu et qui est la source pure de notre existence, car il est impossible, jamais, d'échapper à ce que nous sommes et de se perdre soi-même - c'est l'illustration de la relation généalogique de fondation qui unit les deux types de révélation -.

Voici donc mis en évidence le caractère nécessaire et fondamental de l'imaginal en ce qui concerne la possibilité même d'une communication entre sujets donc la lecture est une modalité privilégiée. Il est en effet le chemin grâce auquel il nous est possible de nous approcher au plus près de l'absolu inaccessible qu'est la réalité affective, de telle façon que cette approche soit en quelque façon transmissible.

Le symbole est ainsi ce pouvoir, d'apparence mystérieuse et paradoxale, qui nous permet de dire l'indicible et de lire à travers l'écriture ce qui ne peut s'écrire, il est le pressentiment de la vie qui perdure et se transforme tout à la fois derrière le masque figé des mots qui essayent inlassablement de lui ressembler.

Il nous reste cependant à reprendre une question déjà formulée au cours de notre démarche et qui paraît, à première vue, bien gênante : cette caractérisation symbolique de l'acte d'écriture-lecture n'est-elle pas spécifique à la littérature proprement dite,

ce qui remettrait en cause le caractère ultime des vérités que nous avons montrées ? Cela doit être impossible et nous allons en rendre compte.

## II) LECTURE OU LECTURES ?

Si l'on examine l'organisation administrative, institutionnelle, de l'accès à la lecture ce qui apparaît en premier lieu est la distinction instaurée entre les établissements dédiés à la lecture publique, plus particulièrement axés vers la forme littéraire de la lecture, et ceux tournés vers l'étude et la recherche, vers la littérature à caractère documentaire. Et ce à un point tel que ces deux types de bibliothèques se trouvent placées sous la tutelle de deux ministères différents : celui de la Culture pour les premiers, celui de l'Education nationale pour les seconds. Ce qui nous importe à présent c'est d'essayer de cerner quelle réalité phénoménologique recouvre cette distinction administrative et fonctionnelle et ce que signifie cette double spécification de la lecture.

Pour cela il convient d'aborder de front l'objection de la littérature spécifiquement théorique à vocation documentaire, qui ne semble en aucun cas entretenir de relation importante avec l'imaginaire et moins encore avec le symbolique. Il s'agit là, en apparence, d'une écriture parfaitement objective, parfaitement non affective, dont les lois de génération et d'organisation sont les strictes lois de la cohérence logique et de la rationalité : d'une écriture dont la lisibilité doit être

en principe totale c'est-à-dire ne laissant idéalement subsister - pour un lecteur "compétent" - aucune opacité de sens, aucun sentiment de frustration obligée, de quête de l'impossible.

Une telle hypothèse est séduisante mais elle repose entièrement sur une théorie que nous avons depuis longtemps montrée dépourvue de fondement : celle qui attribue au domaine théorique, au langage, à la structure d'objectivation, une quelconque autonomie ontologique. D'où vient alors cette illusion ? Précisément de la théorie elle-même qui, s'appliquant à elle-même pour expliquer son origine, demeure ainsi prisonnière de sa propre structure de phénoménalité et découvre des contenus nécessairement théoriques, objectifs.

Mais il y a plus encore. Ce qui fait s'élaborer un travail d'écriture théorique, ce qui fait que s'entreprend un travail de recherche et de lecture théorique, c'est-à-dire la motivation fondamentale de ce type d'écriture-lecture n'est pas lui-même théorique. Considérée en profondeur une activité d'apparence aussi peu affective est toute entière sise dans l'affectivité du sujet car il n'est évidemment pas indifférent que l'on se sente enclin à ce genre de travail. Il y a à cela des raisons qui, par delà les raisons théoriques que l'on peut toujours et légitimement avancer, sont des causes d'ordre affectif au sens radical. Au sens strict. ce qui permet par exemple de différencier la pensée théorique de l'homme des opérations logiques menées à bien par les ordina-

teurs n'est pas justement un critère théorico-scientifique mais essentiellement que, chez un être constitué comme un sujet, l'essence de la pensée est affective, l'essence du théorique, non théorique.

Nous pouvons alors pousser plus loin la critique et affirmer le caractère superficiel et illusoire de la thèse selon laquelle la lecture documentaire est une lecture totale. Et ceci de deux points de vue : d'une part on peut déjà poser qu'étant donné le fondement subjectif de la lecture, il n'est pas évident du tout que deux lecteurs de même formation et de même niveau scientifique, confrontés à un même texte théorique, lisent vraiment la même chose. Tant il est vrai de plus - et là aussi la référence à Bachelard n'est pas inutile - que l'imaginaire est largement présent au coeur même des textes d'apparence les plus strictement objectifs.

D'autre part, si l'on veut dépasser le contenu explicite du message et en tirer un quelconque enseignement sur le sujet qui en est l'auteur - en tant qu'il est justement une subjectivité vivante et non une machine cybernétique - ou sur l'environnement humain qui a permis son élaboration à partir d'expériences vécues, il faut bien alors retourner totalement le prétendu privilège que posséderait l'écriture-lecture théorique.

De ce point de vue, en effet, il faut dire que la non opacité du texte documentaire est purement illu-

soire en ce sens qu'elle n'est pas le signe d'une victoire sur l'obscurité de l'affectivité, mais plutôt celui de son évitement craintif, voire de son éludation rétrospective confinant à la falsification. Dans les deux cas, de toutes façons, il s'agit donc en réalité d'une reconnaissance, exprimée négativement, du caractère déterminant de ce qui pourtant prétend pouvoir être nié. Au fond, il n'y a pas de véritable paradoxe à affirmer que plus ces textes sont clairs et plus ils sont en vérité opaques du fait de l'absence de monstration de leur lien de fondation avec la vie qui les a fait naître et les a rendus possible.

Cette analyse confirme donc, une fois de plus, le fondement subjectif de l'acte de lire et l'on comprend comment jusqu'à Barthes, dans un article à la fois intéressant et décevant consacré à la lecture<sup>1</sup>, est obligé de conclure qu'en ce qui concerne cette activité humaine l'approche structuraliste est insuffisante et qu'il faut, selon son expression, réintroduire le sujet dans la problématique. Conclusion qui ne peut être qu'un vœu pieux dès lors qu'on se trouve dépourvu de toute approche ontologique permettant de définir le sujet en question.

1. BARTHES (Roland).- Sur la lecture. In : Le Français aujourd'hui, 32, janvier 1976, p. 11-18

### III) NATURE CHRISTIQUE DE LA BIBLIOTHEQUE

#### A) La bibliothèque idéale - La bibliothèque comme idéal

Toutes ces données réunies à propos de l'acte de lire et de ses conditions de possibilité doivent nécessairement entraîner des conséquences quant à la façon d'appréhender le statut des réalités du livre et de la bibliothèque qui est chargée de le conserver et/ou de le diffuser.

Pour nous servir de point de départ nous allons tenter d'analyser une fiction, un phantasme, largement répandus tant chez les écrivains mettant en scène le monde des bibliothèques que chez les lecteurs eux-mêmes : celui de la bibliothèque idéale. Il semble bien que cette idée d'une bibliothèque qui renfermerait en elle les principes explicatifs de la totalité des êtres et des choses, la totalité des discours possibles, et ce passés, présents et à venir, soit particulièrement fascinante, aussi bien du point de vue de l'imaginaire que de celui de la stricte aspiration d'exhaustivité rationnelle poussée à son paroxysme.

De plus il semble également que le premier mouvement du lecteur novice encore ingénu soit, vis-à-vis de la bibliothèque quelle qu'elle soit, d'attendre d'elle

qu'elle lui fournisse évidemment tout ce dont il a besoin, et tout ce qu'il a envie de lire. Ce qui ne va naturellement pas, le plus souvent, sans quelques déceptions initiales et initiatiques, d'autant plus douloureuses qu'elles atteignent sans doute un noyau imaginaire inaccessible aux arguments de bon sens qui ne manquent pas pour expliquer ce décalage inévitable.

Mais alors il nous faut essayer de rendre compte de l'origine d'un tel mythe, et pour cela nous nous servirons des certitudes déjà acquises qui ont fait la preuve de leur richesse explicative.

Nous avons déjà dit que cette idée de complète satisfaction qualitative et d'exhaustivité quantitative projetée sur la bibliothèque pouvait toujours trouver une explication rationnelle dans cette revendication qu'implique toujours le théorique de vouloir expliquer davantage, de vouloir rendre compte de tout, avec le maximum de précision. Mais nous savons dorénavant ce que recouvre en réalité cette quête infinie ainsi que, de plus, le crédit qu'il convient d'accorder aux explications de nature strictement théorique qui exigent toujours en fait, une fondation préalable dans la réalité vivante. Cela doit encore se vérifier à propos de ce questionnement.

Ce qu'il faut remarquer tout d'abord c'est que cet idéal dont nous avons parlé n'est pas projeté de façon privilégiée sur un type spécifique de bibliothèques - les "nationales" par exemple, qui sembleraient aptes à

le recevoir et à le matérialiser - . Ainsi nous avons cru pouvoir affirmer que cette "projection" se réalisait au contraire dans tous les cas, qu'il s'agissait d'une sorte "d'imagination spontanée" chez le nouvel usager d'une bibliothèque.

A notre sens, cette généralité de l'aspiration à une bibliothèque idéale tient au fait que l'idéalité est incluse dans la notion même de bibliothèque, lui est consubstantielle de telle façon que toute bibliothèque, aussi modeste soit-elle, peut être considérée comme une manière de mise en application de ce principe absolu de totalité qui en est l'archétype fondateur plus ou moins conscient : toute bibliothèque supporte le poids de cet idéal, parce que, par nature, elle est un établissement idéal. Quelle est donc, enfin, la signification de cet archétype et de cette idéalité ?

Nous savons que l'imaginaire - aussi bien comme contenu de l'imaginal que de l'imagination - a son fondement vivant dans l'affectivité qui est le mode de révélation de toute chose et du sujet à lui-même dans l'imédiateté absolue, la pure présence. Nous savons que la subjectivité du sujet est constituée par l'ensemble des vécus affectifs et des modalités d'exercice - réel ou potentiel - d'un corps dont, nous l'avons pressenti à travers l'étude de la souffrance, l'être est également et essentiellement transi par l'affectivité ; grâce à quoi cette douleur est la mienne - et seulement la mienne - et non un phénomène purement extérieur dont je n'aurais

conscience qu'indirectement, par le biais d'une information objective. Il est donc désormais possible d'esquisser une généalogie de cette conception de la bibliothèque idéale ou, tout aussi bien, de la bibliothèque comme idéal.

Ce que représente - ou tend à représenter - sur le plan empirique la bibliothèque, n'est rien d'autre que la réalisation complète de la totalité des pouvoirs subjectifs de l'homme, de la totalité des situations affectives possibles, tels qu'ils peuvent être exprimés de façon objective et réifiée par le biais de l'imaginal.

La bibliothèque comme lieu de conservation et de mise à disposition de la masse des expériences réellement vécues ou seulement pressenties par la communauté des sujets est donc un symbole parfaitement adéquat

de l'idéal millénaire et universel de l'Homme total, de l'homme qui, ayant tout expérimenté de lui-même et des choses, serait l'incarnation d'une infinie sagesse. Elle en est proprement l'hypostase, hypostase qui, comme toutes les autres, n'est rien d'autre que la projection, sur le plan empirique d'une part, sur le plan de l'irréalité objective, de l'idéalité, d'autre part, d'une aspiration de la vie vers elle-même, vers sa réalisation pleine et entière.

C'est là une des significations traditionnelles de la figure symbolique du Christ en tant qu'il doit récapituler en lui, en sus de sa qualité divine, la totalité infinie des existences humaines pour pouvoir

légitimement y être substitué.

B) L'immolation salvatrice

Dè la même façon que le Christ n'est Christ que par la mort qui est une mort consentie, de même la bibliothèque n'a de sens que par sa négation qui est d'abord négation du livre et, dans les deux cas, auto-négation, sacrifice de soi.

Voilà sans aucun doute une proposition plutôt abrupte et qui mérite exégèse... Mais cette exégèse, nous sommes parfaitement préparés à la conduire.

Pour commencer par l'élément constituant de la bibliothèque, qui est le livre, nous allons d'abord rechercher à travers des indices psychologiques comment se révèle en premier lieu le caractère auto-négateur de celui-ci et quel sens il convient de donner à cette expression de si étrange apparence.

Barthes, dans l'article sur la lecture déjà cité prend acte, sans avoir le moyen de l'élucider, du fait que le livre se détruit en quelque sorte lui-même au fur et à mesure du déroulement linéaire de la lecture qui en est faite, et du caractère profondément jouissif que revêt cette succession de petites morts conduisant au sacrifice final qui se confond avec le plaisir intense du dévoilement ultime, de la monstration de ce qui a motivé

le livre tout entier et qui est sa vérité, enfin révélée - dans le meilleur des cas - au lecteur. De ce point de vue toute lecture, quant à sa structure, pourrait être dite lecture policière, lecture d'enquête impliquant l'impatiente jouissance du suspense et de son dénouement qui, nous l'avons dit, est le véritable fondement du récit. Là encore, ce qui est empiriquement dernier est bien ce qui doit être tenu pour ontologiquement premier.

Néanmoins - et voici que notre analyse se met à obéir à la loi que nous venons d'évoquer - force est de constater que ce dénouement n'est pas un dénouement, que le dévoilement ultime n'est pas un dévoilement ultime, que le plaisir dernier de la lecture achevée est indéfectiblement teinté d'amertume et de frustration. Amertume peut-être à cause du mot " fin" qui indique bien qu'il s'agit d'une mort et qu'une séparation va intervenir. Mais la frustration ? Pourquoi le don final n'est-il pas absolument satisfaisant ?

Peut-être n'est-il pas inutile de souligner l'importance non volontaire de la présence des métaphores communes au domaine érotique dans la description du processus de lecture. D'autant plus, selon nous, que la parenté du vocabulaire nous invite à découvrir une intimité plus puissante encore - décidément !- : celle de l'identité de structure qui semble régir ces deux types de comportement.

De la même façon que la jouissance érotique est éphémère et appelle une réitération indéfinie dans

laquelle l'illusion de la découverte totale de l'autre renâit et meurt à chaque fois, de la même façon la jouissance de lecture ne se satisfait jamais pleinement d'un livre—quelles que soient ses qualités—et aspire indéfiniment vers d'autres lectures encore. De la même façon qu'il y a une obsession sexuelle, il y a une boulimie de lecture—chez ceux que l'on qualifie parfois de "grands lecteurs". Et il ne s'agit pas là de déviations mais bien au contraire de l'expression de la nature même de ces comportements!

Cela signifie que le livre n'est jamais en lui-même une entité close et autonome et que, par delà sa finitude, il appelle d'autres livres pour essayer de la surmonter. Mais une addition de finitudes ne crée pas l'infini et il n'existe pas de Livre. Et ce Livre qui n'existe pas et n'existera jamais c'est la bibliothèque idéale qui en tient lieu en tant que son exhaustivité absolue met fin à la quête inlassable de la complétude.

Finitude; Non-autonomie. Errance sans fin. Toutes ces déterminations nous les avons déjà rencontrées pendant le cours de cette recherche et ce n'est évidemment pas par hasard que nous les retrouvons ici. Cette impossibilité du livre à se refermer sur lui-même en livrant tout ce qu'on attend de lui, ce n'est rien d'autre en effet qu'une nouvelle illustration de l'impossibilité devant laquelle le processus d'objectivation se trouve de dire la vie qui l'origine et le dépasse, qu'une nouvelle version de cet échec nécessaire et pathétique qui affecte

le langage et la théorie dès lors qu'il s'agit de traduire les contenus de la subjectivité.

Mais, parceque nous savons que cette impossibilité que cet échec, ne sont pas le résultat d'une quelconque imperfection empirique mais l'expression d'une loi d'essence déterminée par l'absolu, il nous faut en souligner - comme nous l'avons fait à propos du langage - le côté positif qui assigne à la réalité du livre un statut éminemment paradoxal. Car si l'on doit dire que le livre cache ce qu'il révèle, on peut aussi affirmer qu'il révèle ce qu'il cache puisque, nous l'avons vu, l'irréalité ne s'oppose pas à l'absolu mais l'exprime toujours, peu ou prou, et selon son mode propre.

Il est alors important de souligner comment cette finitude, cette non autonomie du livre d'abord, des livres ensuite, se révèle aux deux extrêmes de leurs réalités. En amont parceque c'est l'absolu de la vie qui origine leurs existences et leur fournit sens et contenu. En aval parceque cette ouverture dont nous avons longuement parlée est au fond un appel à retrouver par delà soi-même cette plénitude qui est aussi celle de la vie. La vie est l'alpha et l'oméga du livre et tout le sens de ce dernier est de s'abolir en tant que suite de mots pour livrer passage au message vivant.

C'est le sens secret de l'adage alchimique : "Il faut blanchir Latone et déchirer les livres" qui n'est en aucun cas à entendre comme un appel barbare à détruire les bibliothèques - les alchimistes étaient de "grands lecteurs"-

mais symboliquement, comme un avertissement pour ceux dont la lecture devient une activité quasi compulsive, fermée sur elle-même, et sans souci de dépassement vers la réalité qui la fonde.

Lire c'est extraire des mots la substantifique moule, c'est apprendre à vivre en apprenant à connaître ou à reconnaître, à travers le texte écrit, l'ensemble des pouvoirs et des émotions qui constituent ma propre existence subjective et pour lesquels la lecture est tour à tour évocation ou invocation.

Un livre qui a donné lieu à une telle lecture c'est, d'un point de vue radical, la destinée potentielle de n'importe quel type de livre bien qu'évidemment sa réalisation soit plus probable dans le cas de la littérature proprement dite, et, plus encore, sans doute, de la poésie s'est proprement nié en tant que livre : le plomb des mots a été transmué en l'or vivant grâce à cette combustion alchimique dont nous avons parlé et qui est une parabole de l'émotion inhérente à toute vie, de l'affectivité.

Dès lors il est clair que l'auto-négation du livre n'est pas tant une négation qu'un accomplissement de son statut ontologique de médium. Médium qui ne permet pas de passer du règne du non-sens à celui du sens, ainsi que le prétendent nombre d'éminents théoriciens de la lecture, mais d'une forme de vie à une autre par l'intermédiaire d'un signifiant - la forme écrite - dont la valeur s'épuise dans cette pure activité de médiation entre la vie et elle-même.

Voilà corroborée, par l'ontologie cette sentence mystérieuse qui, parlant de l'immolation - qui est l'immolation du sens, du signifiant - en faisait une immolation salvatrice. Il s'agit à présent de comprendre quel rôle peut bien jouer le bibliothécaire dans un tel processus.

IV) QU'EST-CE QU'ÊTRE BIBLIOTHECAIRE ?

A) Le\_gardien\_de\_l'imaginal

Il va de soi que notre but ne saurait être ici d'établir un recensement des tâches qui sont celles du bibliothécaire, techniquement ou professionnellement défini. Ce qui nous intéresse à présent est de chercher à saisir l'influence que peuvent avoir des analyses de type phénoménologique sur notre appréhension de l'activité de bibliothécaire.

Conformément à la tradition, semble-t-il, le premier rôle évident est un rôle de sauvegarde -de conservateur - de la chose imprimée de telle façon que soit maintenue une potentialité maximum de lectures de tous types.

Mais ce qu'il nous est possible de préciser, c'est le sens ultime de cette conservation, à partir de la signification déjà dégagée de la lecture comme initiation à l'expression imaginaire. L'importance "sacrée" du bibliothécaire tient ainsi au fait qu'il doit être d'abord le gardien des discours que la vie tient à propos d'elle-même; à travers une multiplicité infinie de formes et d'apparences dont la transparence n'est pas toujours accessible à qui n'est pas initié à la généalogie du réel, et à ce que ce discours est donc véritablement révélation de l'absolu par

le médium de sa fonction imaginaire. Car nous savons bien que l'irréalité attachée à cette dernière n'est pas invention d'un impossible non réel mais tout au contraire tension permanente et nostalgique vers cette réalité suprême que le symbole révèle et cèle dans le même temps et que nous avons appelée : la vie.

Cette vie, en tant qu'elle est radicalement d'abord ce pouvoir d'être affecté et la somme intégrale des potentialités de chaque sujet, n'est pas soumise à l'historicité. Elle en est au contraire l'origine et le moteur. Et ce qui devient historique n'est que la façon dont elle se particularise en chacune des existences subjectives individuelles, et dont elle rend compte d'elle-même sur le mode théorique.

Dès lors il apparaît que conservation ne signifie en aucune manière un comportement essentiellement passéiste, un attachement névrotique pour un contenu obsolète ou déliquescents qu'il s'agirait de sauvegarder par souci d'exotisme culturel ou d'exhaustivité historique. Si la volonté de conservation, si le statut de "gardien", ont un sens ultime, c'est parce que à toute époque, l'éphémère discours du livre nous raconte l'éternité de la vie sous les apparences changeantes de ses manifestations, ou plutôt le caractère méta-historique de sa nature absolue.

Il reste évidemment que ce sens n'a de réalité que si la conservation ne devient pas un but en soi mais trouve sa finalité dans la mise à disposition de ce discours. Si nous avons dit que sauvegarder était le premier

rôle du bibliothécaire, cela veut bien signifier que c'est un rôle nécessaire mais non qu'il s'agit d'un rôle suffisant. Le croire serait trahir la nature essentielle du livre et de la lecture telle que nous l'avons révélée, et qui appelle de ce fait un autre type d'engagement.

#### B) Le psychopompe

La mise à disposition du livre est le sens même de la conservation et le dilemme souvent évoqué : conservation ou communication n'est théoriquement admissible, à la rigueur, que dans le cas où cette diffusion constitue une grave menace de destruction pour le document. A la rigueur, car un livre non communiqué n'est-il pas, de toute façon, un livre mort.

Mais là encore, il convient de réunir ces considérations aux résultats que nous avons obtenus grâce à l'investigation phénoménologique.

Ce qui se réalise dans la mise à disposition du livre, c'est la restitution de fait à la sphère de la vie subjective de ce qui lui revient de droit, après une phase transitoire d'objectivation qui est proprement léthargie. Le travail idéal du bibliothécaire est alors un travail de ré-animation du livre tenant compte du besoin subjectif exprimé par le lecteur. Ce qui passe inaperçu tant que son aide n'est pas explicitement requise, c'est la signification obscure de toute son activité qui est de guider vers soi-même une réalité subjective individuelle que la lec-

ture doit aider à découvrir, à amplifier, ou, plus simplement à nourrir.

En cela, sans doute, le travail du bibliothécaire n'est-il pas totalement étranger au domaine que l'on pourrait très schématiquement qualifier de pédagogique. Mais à condition, toutefois, d'apporter immédiatement une restriction d'importance : parce que ce vers quoi il aide à se diriger n'est pas une vérité théorico-scientifique, n'est pas un savoir au sens habituel du terme, parce que ce à quoi il répond est une réalité radicalement individuelle, il se distingue profondément de l'enseignant et de ses critères largement et nécessairement objectifs et collectifs.

Nous avons intitulé ce paragraphe : le guide des âmes. En langage philosophique moderne l'âme se traduirait par la notion de subjectivité et nous savons qu'il s'agit, de par sa nature affective, d'une réalité monadique. C'est ainsi que l'on pourrait dire que l'activité du bibliothécaire est une activité permanente d'animation au sens étymologique : qui donne de l'âme. Et qui donne de l'âme à une âme. Le cercle de la réalité vivante est ainsi accompli, grâce à deux actes complémentaires et qui, tous deux appellent à un dépassement d'eux-mêmes : la donation du livre par le bibliothécaire et sa lecture par le sujet lecteur.

Conclusion :

Dans cette dernière et courte partie, nous voudrions dire un mot de la notion fondamentale de service public qui s'applique éminemment aux bibliothèques.

Nous l'avons déjà largement esquissé, et ceci n'en est qu'une ultime amplification, la monstration du caractère radicalement individuel de l'acte de lecture permet de fonder le concept de "service public" en lui donnant le sens de "service des individus". Etant bien entendu que l'on ne comprend pas par là une masse d'entités homogènes interchangeableables mais une pluralité de réalités monadiques non réductibles les unes aux autres.

Si la bibliothèque, alors, doit s'efforcer d'avoir pour tous c'est d'abord pour avoir pour chacun, pour essayer de fournir à la multiplicité des besoins de lecture un maximum de possibilités leur permettant de s'accomplir et de faire naître ou s'épanouir ainsi des formes de vie nouvelles ou plus riches.

Cette mise au point peut paraître bien purement philosophique et, pour tout dire, inutile. A cela nous répondrons que c'est souvent le lot de l'essentiel et que ce travail a eu notamment pour but de ré-animer des évidences, largement interprétées par des théories multiples, et dont la banalité même nous a fait perdre peu à peu le sens et nous empêche d'apercevoir toutes les conséquences. C'est pourquoi il nous a semblé malgré tout très important de terminer sur ce rappel du rôle fondateur de l'individu et de son respect dans la compréhension et l'organisation des services de la bibliothèque. Car, en plus du fait qu'il exprime largement les données premières et dernières de notre recherche, il paraît évident qu'un tel principe doit nécessairement avoir, au niveau empirique et professionnel, une foule de conséquences pratiques, déjà existantes ou à inventer. Ce serait alors la matière première pour une autre recherche prolongeant les analyses que nous avons conduites et qui, à nos yeux, ont suffisamment apporté de résultats intéressants pour se trouver rétrospectivement justifiés.

Nous savons que ce type de travail se voit souvent reprocher son caractère trop exclusivement attaché aux principes mais cela constitue à nos yeux, lorsqu'il s'agit des principes fondateurs de la réalité même, la condition sine qua non pour une compréhension authentique et profonde de celle-ci, et la base obligée à partir de laquelle toute étude plus pratique devra être menée. Nous

espérons l'avoir un tant soit peu montré à propos de l'acte de lecture, de son origine et de son environnement, tout en apportant sur tous ces éléments un éclairage nouveau.





\* 9 5 5 7 1 2 6 \*